

Spider
La perception altérée de la mémoire
Spider, Canada/Grande-Bretagne 2002, 98 minutes

Pierre Ranger

Numéro 224, mars-avril 2003

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/59204ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Ranger, P. (2003). Compte rendu de [Spider : la perception altérée de la mémoire / *Spider*, Canada/Grande-Bretagne 2002, 98 minutes]. *Séquences*, (224), 49–49.

SPIDER

La perception altérée de la mémoire

Un long travelling avance sur le quai de la gare de Londres où un train fait son entrée. De nombreux passagers descendent, discutent puis s'en vont. Soudain, un homme maladroit et tremblotant apparaît, descend à son tour et murmure des sons inaudibles. Vêtu d'un vieux pardessus, une valise à la main, l'homme revient d'un long séjour dans un hôpital psychiatrique et retourne sur les lieux de son enfance. Cette séquence sobre et dépouillée sert de prélude au tout dernier long métrage de David Cronenberg, un film dense et d'une très grande maîtrise.

Après vingt ans passés dans une institution, Dennis Cleg, un schizophrène surnommé Spider, revient dans le quartier de son enfance afin de mener une enquête sur la mort de sa mère. Spider n'avait que douze ans lorsqu'elle est décédée. Aux yeux du garçon, son père aurait tout simplement assassiné sa femme afin de la remplacer par une vulgaire prostituée dont il était tombé amoureux.

De cette prémisse, Cronenberg centre l'action de son film autour de la mémoire du personnage principal, confondant irrémédiablement et à souhait le passé et le présent dans la même temporalité suspendue. Chaque niveau de la mémoire a la même présence et la même force que la réalité. Ainsi, cette mémoire s'articule de trois façons. La première, celle où Spider adulte peut voir Spider enfant dans la même scène, présente une *réalité* non altérée, c'est-à-dire une représentation juste du passé. La seconde, lorsque la mère est assassinée, démontre l'imagination ou le fantasme du personnage puisque seul Spider adulte est témoin de la scène. La troisième, une *mémoire infectée* et plus complexe, survient lorsque Spider enfant hallucine et imagine que la prostituée s'introduit dans la maison.

Fidèle à sa réputation, le cinéaste ne livre que peu d'indices au sujet de la construction du fantasme. Cronenberg a évidemment voulu rendre la tâche complexe au spectateur afin que celui-ci partage la confusion du personnage principal. Même si le film lance malgré tout quelques pistes révélant ce qui oppose réalité et fiction — le complexe d'Œdipe adapté, l'actrice qui joue trois rôles différents, Spider adulte confondant sa propre sexualité avec celle de son père et assimilant son rapport à la prostituée à sa relation avec sa mère, etc. —, il y a en bout de course plusieurs manières d'interpréter le film et de départager le vrai du faux.

« Mais toutes les interprétations sont justes, prétend David Cronenberg dans le cahier de presse du film. Ce que j'essaie de faire, c'est de décrire la complexité de ce que la mémoire nous révèle à mesure que nous l'inventons, la relation entre la mémoire et l'identité et ainsi de suite. D'un point de vue psychanalytique,



Entre la perception de l'illusion et celle de la réalité

on peut être optimiste et dire que Spider a fini par accepter les choses qu'il occultait, comme sa responsabilité dans la mort de sa mère. »

Chose certaine, par son style épuré, **Spider**, rencontre fortuite entre Samuel Beckett et Sigmund Freud, se distingue au premier coup d'œil des œuvres précédentes du cinéaste. Délaissant les effets spéciaux rocambolesques, les êtres rampants et les mutations physiques spectaculaires qui ont fait sa renommée, Cronenberg suggère cette fois l'horreur par l'intériorité des personnages plutôt que par les scènes explicites. Ce qui n'empêche pas le cinéaste canadien de jongler à nouveau entre la perception de l'illusion et celle de la réalité, les thèmes récurrents qui lui sont chers.

Outre l'originalité de la mise en scène, discrète mais efficace, et déployée sans effet de caméra ni artifice par une économie de moyens, de gestes et de paroles, le film repose essentiellement sur la prestation pondérée de Ralph Fiennes dans le rôle de Spider et celle métamorphosée de Miranda Richardson qui interprète trois personnages distincts.

Il faudra assurément revoir plus d'une fois ce remarquable thriller psychologique pour en extirper à sa juste valeur toute la richesse. Avec **Spider**, lauréat du meilleur film canadien au Festival de Toronto l'an dernier, David Cronenberg nous piège encore et toujours dans la toile des faux-semblants. **S**

Pierre Ranger

Canada/Grande-Bretagne 2002, 98 minutes — Réal. : David Cronenberg — Scén. : David Cronenberg, Patrick McGrath, d'après son roman — Photo : Peter Suschitzky — Mont. : Ronald Sanders — Mus. : Howard Shore — Son : Christian T. Cooke — Déc. : Clive Thomasson — Cost. : Denise Cronenberg, Brenda Gilles — Int. : Ralph Fiennes (Dennis "Spider" Cleg), Miranda Richardson (Yvonne/Mrs. Cleg), Gabriel Byrne (Bill Cleg), Bradley Hall (Spider enfant), Lynn Redgrave (Mrs. Wilkinson), John Neville (Terrence), Gary Reineke (Freddy), Philip Craig (John) — Prod. : Catherine Bailey, David Cronenberg, Samuel Hadida — Dist. : Alliance.